

Ils se rendirent en fiacre rue Saint-Jacques.
La concierge de Savinia se trouvait sur le pas de la porte.
Apercevant la mère Virieu, elle courut à elle et lui dit, devant Jacques, qui descendait de voiture :

— Madame est partie, il y a dix minutes, avec son bébé. Elle m'a laissé une lettre pour vous.

Partie ! une lettre ! . . .

Césarine pressentit un nouveau malheur.

Jacques souriait, d'un sourire méprisant pour l'absente.

— Je vous attends, dit-il.

Césarine revint un instant après, avec ce billet, dont elle avait pris connaissance.

Son visage était inondé de larmes.

Ils remontèrent en voiture et se firent ramener rue de Chevreuse.

La Rassajou était si accablée qu'elle ne pensait même pas à montrer la lettre à son fils.

Jacques la lui prit des mains sans plus de façons.

Il la lut à haute voix, lentement, en appuyant sur chaque mot.

Savinia s'exprimait ainsi :

“ Chère maman Virieu,

“ Vous allez m'accuser d'ingratitude ; mais quand vous saurez tout, vous me pardonnerez.

“ Je ne veux pas être plus longtemps à votre charge et, pour des motifs que je n'ai pas besoin de vous dire, je quitte Paris.

“ Rassurez-vous sur mon sort au point de vue matériel. J'ai trouvé un bon emploi en province.

“ Je n'ai plus qu'un seul but : vivre seule avec ma fille, l'élever selon mes idées, à l'abri des tentations malsaines, les mauvais exemples.

“ Je n'ai qu'un regret, celui de vous faire de la peine. Dans un mois vous recevrez de mes nouvelles, mais à la condition que vous ne révélez mon adresse à qui que ce soit.

“ Je serai probablement installé définitivement à l'étranger, dans une retraite inaccessible à la malveillance.

“ Si vous vous décidez jamais à quitter Paris, ce dont je doute, venez me retrouver. Je ferai tout au monde pour vous rendre la vie heureuse.

“ Croyez à ma profonde reconnaissance pour les services que vous m'avez rendus, pour la part que vous avez prise à mes chagrins ; mais ne vous leurrez plus d'un espoir chimérique : j'ai pris ma liberté et je la garde.

“ C'est fini, bien fini ! Il ne me restera que le souvenir d'un affreux cauchemar.

“ Votre ami qui vous embrasse de tout son cœur,

“ SAVINIA ”.

En achevant cette lecture, le fils de Rassajou poussa un ricane-ment sinistre.

— Un emploi ! s'écria-t-il, un bon emploi ! ah ! ah ! l'expression est charmante. Vous auriez tort, la mère de ne pas profiter de la parabaine. Je n'aurai jamais à vous offrir l'équivalent.

Il lui rendit la lettre et ne prononça plus une parole jusqu'à la fin du trajet.

Arrivé rue de Chevreuse, il fit descendre la mère Virieu et donna l'ordre au cocher de le conduire à la gare de Lyon.

En attendant cet ordre, Césarine fut prise d'un tremblement nerveux. Elle se doutait que Jacques, inspiré par le dépit, la colère, était parti à la poursuite de la fugitive.

La malheureuse passa la journée dans des transes horribles.

Jacques ne rentra qu'à dix heures du soir.

Le dépit se voyait sur son visage.

— Rassurez-vous, la mère, dit-il, Savinia a échappé à la stupide colère que m'avait inspirée son abominable lettre. “ C'est fini, bien fini ! ” dit-elle. Ma foi, tant mieux. Je m'étais pris de tendresse pour l'enfant et, grâce à vos conseils, j'allais encore faire une belle sottise.

Elle ne lui demanda aucun détail.

Il avait beau accuser Savinia, elle n'en gardait pas moins une confiance absolue en la probité de sa protégée.

Elle attendrait paisiblement ses explications.

Quant à Jacques, il n'avait plus qu'une idée en tête : percer le mystère dont s'entourait la mère Virieu ; savoir si, réellement, elle était bonne pour cent mille francs et quelle était la dame riche qui fournirait le magot.

Pour y arriver, il convenait de ne rien brusquer.

A partir de ce moment, Jacques se montra pour elle d'une douceur, d'une bienveillance inaltérables.

LIII. — L'OCCASION

La fin du mois approchait.

Jacques avait reçu de la comtesse de Fallière une lettre pressante qui l'engageait à ne pas retarder son départ pour La Châtre, et à prendre possession de l'emploi de chef de culture qu'elle lui avait trouvé par l'intermédiaire de M^{re} Charrier, son notaire.

Il avait tout intérêt à ne pas la mécontenter.

Rien, d'ailleurs, ne l'attachait plus à Paris, où il craignait toujours de rencontrer des témoins de sa honte.

Césarine, heureuse des bons procédés de son fils, caressait l'espoir qu'il ne se séparerait pas d'elle.

Il le lui avait déjà laissé entendre.

L'avant-veille de son départ, il se montra encore plus aimable que d'habitude.

— Eh bien, mère Virieu, dit-il, qu'avez-vous décidé ?

— A quel sujet, monsieur Jacques ?

— Restez-vous avec moi, ou irez-vous retrouver Savinia à l'étranger ?

— Bien sûr que je reste avec vous !

— En ce cas, préparez vos malles ; nous partons après-demain pour le Berry.

— C'est bien gentil à vous ! Je ferai tout mon possible pour m'utiliser à la ferme. Ça me connaît, les bestiaux, le jardinage. . . .

— Oh ! vous n'allez pas vous éreinter, là-bas ! Chacun son tour, la mère ; à votre âge, on a besoin de repos.

Comme il était changé à son égard ! que de prévenances ! que d'attentions !

Elle ne le reconnaissait plus.

Malgré toute son habileté, Jacques laissa percer le bout de l'oreille.

— Je n'aurais jamais cru, dit-il, que je prendrais si facilement mon parti de végéter à la campagne dans un emploi bien au-dessous de mes moyens. Il est vrai que cela ne durera pas longtemps, puisque, grâce à la comtesse, je deviendrai propriétaire du domaine. Mais il faut plus. . . .

Où voulais-il en venir ?

Elle ne le devinait que trop.

— Eh bien ! acheva-t-il, pourrai-je encore compter sur vous, sur votre bonne promesse ?

Il y arrivait enfin.

Comme elle baissait les yeux, interdite par cette question si délicate :

— Est-ce que vos idées auraient déjà changé ? lui demanda-t-il.

— Mais non, monsieur Jacques, seulement. . . .

— Seulement quoi ?

Il faisait de vains efforts pour refréner la colère qui grondait en lui.

— La personne à laquelle j'aurais eu recours, dit-elle, se serait certainement intéressée à Savinia. Elle m'aurait aidée, dans un esprit de charité, de reconnaissance. Il n'en serait peut-être pas de même s'il s'agissait d'une autre situation.

— Par exemple ! s'écria-t-il. Mais quel est l'individu intéressant dans cette affaire ? C'est moi, l'abandonné, le malheureux lâché par sa mère dès sa naissance et qui n'a plus à compter que sur lui.

— J'y réfléchirai, monsieur Jacques. Je ne dis pas non ; mais il me faudra du temps pour me décider à faire la démarche.

— Pourquoi ne me présenteriez-vous pas à cette personne ? J'arriverai bien à l'intéresser à mon sort. D'abord, êtes-vous bien sûre qu'elle ait conservé un souvenir aussi vivace du service que vous lui avez rendu ?

— Assurément. Elle m'en a déjà donné des preuves. Si j'avais voulu, elle me ferait une rente régulière, et j'ai tout lieu de croire qu'elle ne m'a pas oubliée sur son testament.

Ces détails parurent satisfaire l'ambitieux.

— Alors, conclut-il, il y a du bon.

Et, prenant les mains de la mère Virieu, les lui pressant amicalement :

— Nous sommes de vieux amis, dit-il. Vous pouvez me confier la nature des obligations que vous doit cette personne. Cela ne sortira pas d'entre nous.

— Non, monsieur Jacques ! l'honneur d'une famille en dépend et j'ai juré le secret.

— Ah ! ah ! fit-il, l'honneur d'une famille ! . . . Ne s'agirait-il pas d'un de ces drames qui ont pour conséquence l'abandon d'un enfant ? . . .

Toujours son idée !

Il approchait de la vérité ; mais la Rassajou se tenait ferme dans son incognito.